

raison d'être, empêchent le développement de nos ressources naturelles si variées. Car il ne faut pas s'imaginer que la province de Québec, par exemple, n'est propre à peu près qu'à la culture de l'avoine et du foin. Sans entrer aujourd'hui dans le détail d'autres grains, de légumes et de fruits dont son sol et son climat permettent la culture dans des conditions et avec des résultats tout-à-fait avantageux, nous croyons pouvoir à la fois démontrer la plausibilité de notre opinion et nous rendre utile à nos lecteurs en reproduisant la lettre suivante, qui a été communiquée à la presse anglaise de cette ville. Nous avons vu nous-même cet automne, dans la paroisse de la Pointe-Clair, sur l'île de Montréal, la vigne de M. Menzies, avec quelques amis, qui n'ont pas été moins surpris que nous de constater jusqu'à quel point la culture de la vigne peut être un succès dans cette province, du climat de laquelle on méritait tant.

À la fin de chaque été nous importons des États-Unis de grandes quantités de raisins de table que nous pourrions facilement et avantageusement paraître, récolter ici; sans compter le vin que l'on pourrait en faire.

Voici les renseignements intéressants fournis par M. Menzies :

" Il est important que dans un pays comme celui-ci, où les travaux agricoles sont si peu rémunérateurs, de trouver quel que plant spécial qui puisse avoir un marché facile et profitable. Je crois que cet objet peut être atteint par la culture de la vigne.

" Notre climat et notre sol paraissent bien convenir au raisin, puisqu'on le voit croître à l'état sauvage par tout le pays; mais pour les fins du commerce, il est nécessaire d'adopter une espèce de raisin qui puisse mûrir à bonne heure, afin d'éviter les dangers des gelées et de pouvoir faire compétition avec succès aux fruits étrangers, qui nous arrivent généralement dans le mois de septembre.

" Une espèce de raisins connue seulement depuis 2 ou 3 ans, et qu'on nomme " Beaconsfield," paraît convenir à cette fin. Il mûrit complètement du 25 août au 6 septembre, ce qui est plus à bonne heure qu'aucun autre fruit importé. Il est prolifique et d'une croissance rapide. Le fruit est gros, d'une couleur pourpre foncée, doux et mielleux. Il est propre à la table, n'ayant pas ce goût acide qu'ont les fruits étrangers cueillis avant d'être mûrs, pour être transportés à des marchés éloignés.

" Après avoir pris, continue M. Menzies, toutes les informations possibles, au sujet de cette vigne, j'en ai décidé à l'essayer, et au printemps de 1877, j'en plantai 2,500 pieds sur environ trois acres de terre.

" Quelques-uns des pieds m'ont donné du fruit la même année, et cette année (1878), j'ai récolté près d'un tonneau de raisin. Il y a encore bien des pieds qui n'ont pas porté fruit. Plusieurs des vignes ont donné 80 grappes de bonne grosseur; une en a donné 50. D'après ce que j'ai observé, je crois que la récolte de l'année prochaine sera d'au moins 80 tonneaux de raisin.

" Comme la moitié de cette récolte suffirait pour me rembourser du coût des vignes, des travaux et de toutes les dépenses pour la cueillette du raisin, il est évident que j'ai eu un très-grand profit.

" Je suis tellement satisfait du résultat de mon expérience sous le rapport du revient, et comme démontrant que la vigne peut être cultivée avec succès dans ce pays, que j'ai pris des arrangements pour une plantation de 4,000 nouvelles vignes, au printemps prochain, ce qui me fera plus de 6,000 vignes sur une étendue d'environ huit acres de terre.

" Je serai désireux d'engager d'autres cultivateurs à cultiver la vigne, car je suis convaincu que cela peut devenir une source des plus importantes et des plus profitables pour les cultivateurs canadiens, et, dans bien des cas, la source principale de son revenu. Ces vignes ne requièrent pas un sol particulièrement excellent, et leur culture est peut-être moins dispendieuse, en fait de temps et de travail, que celle d'aucun autre fruit.

### Choses et autres.

**Maladies des volailles.**—Comme il est d'ordinaire à cette saison que les animaux de basse-cour soient malades, les informa-

tions qui suivent ne manqueront pas l'intérêt. Donnez le matin, une nourriture chaude pour laquelle vous mettez un peu de poivre de Cayenne. Prenez quelques vieux clous rouillés et laissez-les dans leur eau. Ceci est un des meilleurs préventifs contre les maladies des volailles. — *L'Union des Cantons de l'Est.*

**Soins à donner aux vaches laitières en hiver.**—Maintenant que les vaches laitières ont laissé le "cloy" pour l'été, on s'aperçoit d'une diminution notable dans la traite. Voici pourtant un procédé peu coûteux et qui réussira certainement à produire une augmentation de lait de 30 pour cent. Il s'agit tout simplement de ne jamais donner d'eau froide à la vache, mais de lui faire boire, à chaque repas et à sa réfection, de l'eau tiède, dans laquelle on aura le soin de jeter une poignée ou deux de guéridole moulu, de manière à la blanchir. Le bête se montre très friande de ce breuvage et augmente rapidement son lait si on n'oublie pas de lui donner du sel de temps à autre. — *L'Union des Cantons de l'Est.*

**Le soin des animaux.**—Nous ne pouvons trop souvent revenir sur ce sujet qui est de première importance pour le succès d'une ferme, surtout à cette saison de l'année. Dans la plupart de nos fermes, les cultivateurs ne sont pas assez scrupuleux sur ce point.

L'avantage que l'on obtient par le soin accordé aux jeunes animaux est incalculable. Les veaux, à l'automne, sont généralement dans une bonne condition; jusqu'à ce temps on leur a donné beaucoup de lait et un bon pâturage. Mais arrive l'hiver, on n'a que de la paille à leur offrir et ils perdent alors ce qu'ils avaient gagné dans le cours de l'été; l'animal qui se prometait beaucoup est au printemps suivant un animal chétif et qui serait un sujet de perte pour le cultivateur qui consentirait à le garder plus longtemps, et cela pour ne pas lui avoir accordé une nourriture suffisante et des soins pendant l'hiver.

L'expérience nous démontre tous les jours, que les jeunes animaux atteignent une plus forte pesanteur à l'âge de deux ans, s'ils ont été bien nourris, que ceux de quatre ans auxquels on a toujours donné une nourriture insuffisante à leur bon entretien.

En Allemagne, aux États-Unis, dans la province d'Ontario même, de nombreuses expériences ont démontré qu'avec un bon soin, sans être trop coûteux, on a pu obtenir d'un bœuf de deux ans une pesanteur variant de 1,000 à 1,700 livres. Comparons cela avec nos bêtes à cornes ordinaires que l'on conduit sur les marchés de la Province de Québec, et nous en viendrons à la conclusion que par notre faute nous nous imposons des pertes énormes; tous les jours les journaux nous informent que des bêtes à cornes de quatre ans et plus ont été vendues de quinze à vingt piastres. Quelle excuse pouvons-nous offrir pour cet état de choses? A cela, dire que nos cultivateurs sont incapables de suivre l'exemple de leurs voisins, ce serait dire qu'ils manquent d'intelligence; nous dirons plutôt qu'ils ne savent pas calculer. Mais, disent quelques cultivateurs, nous n'avons pas ce qu'il faut pour bien nourrir nos animaux, nous n'avons pas de fourrage ni légumes en quantité suffisante. C'est vrai, mais autre chose est de dire que nous ne pourrions pas l'obtenir. Que nos cultivateurs canadiens suivent l'exemple des cultivateurs du pays voisin, de ceux même de la Province d'Ontario, et qu'ils cultivent des légumes en abondance, tels que les navets, les carottes et les betteraves, et ils y trouveront un avantage pour la nourriture de leurs bestiaux. Il n'est pas nécessaire d'établir ici que les cultivateurs de l'Angleterre se sont fait une bonne réputation d'éleveurs d'animaux uniquement par l'introduction de navets dans leur culture.

Nécessairement s'il n'y a pas dans les granges le fourrage nécessaire, ni dans les caves des légumes suffisants à l'entretien des animaux, le cultivateur en est seul responsable, car il en subit la perte en laissant ses animaux dans un état de déperdition constante.

S'il veut éviter cette perte, le cultivateur doit diminuer le nombre de ses animaux. Si, en automne, il se décide à le faire, il ne sera pas le seul, et il aura pour ce sacrifice à subir une grande réduction dans le prix de vente de son bétail, par le trop grand nombre d'animaux sur nos marchés. Le mieux à faire est de faire ample provision de nourriture pour l'entretien de ses